Marie-Rose MICHAUD LAPEYRE

Lamartine à Aix-les-Bains

LA COLLINE DE L'INSPIRATION

PARIS
EMILE-PAUL Frères, Éditeurs
100, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 100
Place Beauvau

PQ
2326
.M52H
1900
SMRS

LA COLLINE DE L'INSPIRATION

DU MÊME AUTEUR :

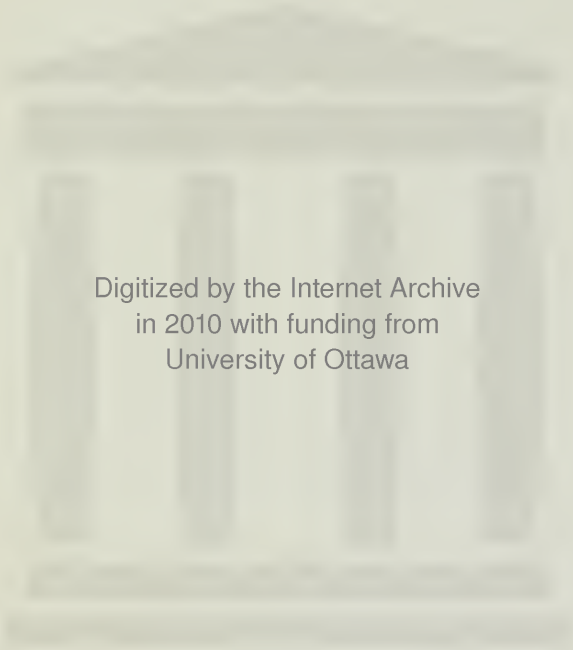
Les Mains. Poèmes couronnés par l'Académie de Savoie (épuisé) . . 1 plaq.

Ravier peintre et poète. Préface de Paul Jamot (épuisé) . . . . . 1 plaq.

(ÉMILE-PAUL Frères, Editeurs.)

L'Amour aux Charmettes. Notes et Poèmes. . . . . 1 vol.

(ÉMILE-PAUL Frères, Editeurs.)



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lacollinedelinsp00mich

Lamartine écrivant *Le Lac*

DEMAHIS (Etienne-Achille)

1801-1843

(Tableau de l'époque appartenant à la collection du Docteur MICHAUD, de Chambéry.)

Marie-Rose MICHAUD-LAPEYRE

Lamartine à Aix-les-Bains

LA COLLINE DE L'INSPIRATION

PARIS
EMILE-PAUL Frères, Éditeurs
100, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 100
Place Beauvau

SABLE
COLLECTION
SABLE
Toronto, Ontario

NOTICE LIMINAIRE

NOTICE LIMINAIRE

Lamartine fut l'hôte fidèle de la Savoie ; il est grand temps de lui rendre en couronnes de lauriers et d'immortelles l'affection qu'il lui prodigua et de rappeler aux mémoires défaillantes les nombreux séjours qu'il fit à Aix-les-Bains et dans ses environs.

En 1811, *lors du voyage à Naples, passage de Lamartine à Servolex, près de Chambéry, chez son ami Louis de Vignet, neveu de Joseph de Maistre.*

Le 1er *octobre* 1816 *rencontre de*

Julie Charles et d'Alphonse de Lamartine à Aix-les-Bains dans la maison du Docteur Perrier. Tous les éléments du roman de Raphaël *se déroulent pendant ces trois semaines de tendre intimité.*

L'année suivante, du 21 *août au* 17 *septembre, nouvelle présence de Lamartine à la Pension Perrier. Heures de vaine attente. La santé de Julie, qui mourut le* 18 *décembre* 1817, *ne devait pas lui permettre d'aller rejoindre le poète.*

La Colline de Tresserve, où il composa le Lac, *fut sans cesse le théâtre de sa mélancolie amoureuse.*

En 1819, *séjour de Lamartine à Chambéry, rue* S^{t}*-Antoine, chez sa sœur Césarine, mariée à Xavier de Vignet, le frère de Louis ; nouvelle*

villégiature à Aix et visites fréquentes au château de Caramagne habité par Mme Birch et par sa fille Mary-Ann, à laquelle l'auteur des Méditations *fait une cour assidue.*

Le 6 *juin* 1920, *dans la Chapelle du Château des Ducs de Savoie à Chambéry, mariage d'Alphonse de Lamartine et de Mary-Ann Birch.*

En juin, juillet, août et jusqu'au milieu de septembre, jours de paix et de joie dans la maison d'Aix-les-Bains louée par le jeune ménage au-dessus de la ville et d'où la vue s'élend, écrit Lamartine, sur Tresserve, sa chère colline, et sur le lac.

Enfin dernier vestige des séjours du grand poète en Savoie : une note brève relevée sur la Liste des Etrangers d'Aix-les-Bains en 1825 : « *M. de*

Lamarline chargé d'affaires de France en Toscane, Mme son épouse, Mlle leur fille et Mme Birch, de Mâcon, chez Jean-Jacques Perrel » (1).

M.-R. M.-L.

(1) *La vie d'autrefois à Aix-les-Bains*, page 317, par Gabriel Pérouse. Librairie Dardel, Chambéry.

Le Lac

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'Océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O Lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup, des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit: « Sois plus lente » ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! N'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? Quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé. »

Elle se tut..... nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent ;
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs,
Et dans un long transport nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.

Nous ne pûmes parler ; nos âmes affaiblies
Succombaient sous le poids de leur félicité,
Nos cœurs battaient ensemble et nos bouches unies
Disaient : « Eternité ! .. »

A. de Lamartine.

LAMARTINE A AIX-LES-BAINS

La Colline de l'Inspiration [1]

« Est-il possible de préciser l'endroit même où la poésie du *Lac* a été écrite ?

« Tout le monde sait que l'original porte la date : Aix, septembre 1817. Il s'agirait de déterminer le lieu de l'inspiration d'une manière plus précise, et de savoir si c'est à tort ou à raison que M. Séché l'a placé à Saint-Innocent, alors que la tradition du pays est opposée à cette manière de voir. »

[1] Cette étude a paru dans la *Revue des deux Mondes* du 15 juillet 1925.

A cette question que posait, dans son numéro du 10 juillet 1909, l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, Léon Séché répondait un mois plus tard dans *l'Echo de Paris*. Son article, paru sous le titre de *Plages et villes d'eaux romantiques*, avait un tel accent de fermeté que la vérité historique sembla luire un instant d'un éclat définitif ; il y était parlé d'une certaine lettre de Louis de Vignet à Guichard de Bienassis que Léon Séché ne publiait pas, mais qu'il déclarait péremptoire ; cette lettre ne figure pas davantage dans son livre *les Amitiés de Lamartine*, publié en 1911.

Voici textuellement cette réponse :

« La tradition locale ne repose sur rien de probant. C'est une légende, voilà tout. On croit généralement que *le Lac* fut composé sur la col-

line de Tresserve, à l'endroit qu'on appelle encore « le bois Lamartine », bien que ce bois n'existe plus. Le texte même de cette poésie suffirait à détruire cette croyance.

Que disent les premières strophes ?

O Lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Or de l'extrémité de la colline de Tresserve au Lac, du côté du Petit-Port, il y a plusieurs centaines de mètres, et le seul endroit du rivage où il y ait des roches profondes et où l'on puisse, étant assis, recevoir l'écume des eaux, c'est le cap Saint-Innocent. Ouvrons d'ailleurs le roman de *Raphaël* à la page où Lamartine raconte leur promenade au bord du Lac,

la veille de leur départ d'Aix-les-Bains. « Cette futaie de Saint-Innocent, dit-il, est un cap qui s'avance au milieu des flots dans la partie la plus mélancolique et la plus inhabitée de la rive. Elle se termine à quelques rochers de granit lavés par l'écume quand le vent la soulève, secs et luisants quand le flot est retombé. Nous nous assîmes chacun sur une de ces pierres contiguës. En face, l'abbaye de Haute-Combe pyramidait en noir devant nous, de l'autre côté du Lac. Nous regardions une petite tache qui brillait au pied des terrasses sombres du monastère. C'était la maison du pêcheur où ces flots nous avaient jetés tous les deux pour nous réunir éternellement par le hasard de cette rencontre... »

Cela étant, quoi de plus naturel que Lamartine, en apprenant, au mois de septembre 1817, que Mme

Charles, malade, ne pourrait pas le rejoindre à Aix, ait été pleurer sur une pierre où l'année d'avant ils s'étaient assis tous deux ? A défaut d'une autre indication, je n'hésite pas une minute à désigner la pointe avancée du cap Saint-Innocent comme étant le lieu de l'inspiration du *Lac*. Mais j'en ai trouvée une autre très précise dans une lettre de Louis de Vignet à Guichard de Bienassis, qui est entre mes mains, et l'on ne saurait mettre en doute la parole de Vignet, puisqu'il était à Aix avec Lamartine quand fut composée l'*Ode au Lac*. C'est bien au cap Saint-Innocent que jaillirent ces stances immortelles... »

Je rends hommage à la pénétration de M. Séché en matière de recherches documentaires, mais je dois à ma parfaite connaissance de la région du Bourget, que j'ha-

la veille de leur départ d'Aix-les-Bains. « Cette futaie de Saint-Innocent, dit-il, est un cap qui s'avance au milieu des flots dans la partie la plus mélancolique et la plus inhabitée de la rive. Elle se termine à quelques rochers de granit lavés par l'écume quand le vent la soulève, secs et luisants quand le flot est retombé. Nous nous assîmes chacun sur une de ces pierres contiguës. En face, l'abbaye de Haute-Combe pyramidait en noir devant nous, de l'autre côté du Lac. Nous regardions une petite tache qui brillait au pied des terrasses sombres du monastère. C'était la maison du pêcheur où ces flots nous avaient jetés tous les deux pour nous réunir éternellement par le hasard de cette rencontre... »

Cela étant, quoi de plus naturel que Lamartine, en apprenant, au mois de septembre 1817, que Mme

Charles, malade, ne pourrait pas le rejoindre à Aix, ait été pleurer sur une pierre où l'année d'avant ils s'étaient assis tous deux ? A défaut d'une autre indication, je n'hésite pas une minute à désigner la pointe avancée du cap Saint-Innocent comme étant le lieu de l'inspiration du *Lac*. Mais j'en ai trouvée une autre très précise dans une lettre de Louis de Vignet à Guichard de Bienassis, qui est entre mes mains, et l'on ne saurait mettre en doute la parole de Vignet, puisqu'il était à Aix avec Lamartine quand fut composée l'*Ode au Lac*. C'est bien au cap Saint-Innocent que jaillirent ces stances immortelles... »

Je rends hommage à la pénétration de M. Séché en matière de recherches documentaires, mais je dois à ma parfaite connaissance de la région du Bourget, que j'ha-

Avant de les exposer je tiens à faire disparaître toute équivoque au sujet de ce lieu célèbre et à définir nettement sa situation : Le *Lac* n'a pas été composé à l'extrémité Nord de la colline dont parle M. Séché et qui se trouve, en effet, très éloignée de la rive ; cet emplacement appartient au propriétaire de l'Hôtel du Bois Lamartine qui, mal informé, le revendique à tort ; il n'a pas été composé davantage à Saint-Innocent. Les Savoyards reconnaissent comme le *véritable lieu de l'inspiration* celui qui, plus au Sud, et presqu'au centre de la colline de Tresserve, domine directement le lac. Cette croyance, fondée sur de très solides raisons, n'a rien de *légendaire.*

Dans son roman de Lamartine, M. Séché, décrivant la douleur de Raphaël privé de Julie, semble résumer la fameuse lettre de Louis

de Vignet jadis invoquée dans *l'Echo de Paris* comme argument irréfutable.

Triste automne ! Mme Charles, malade, ne viendra pas à Aix, Lamartine entraîne Vignet à Saint-Innocent pour pleurer avec lui la chère absente ; et M. Séché d'affirmer : « Il s'assit la tête dans ses mains, sur la pierre même où son amie s'était assise, et, pendant qu'il méditait, les vers du *Lac* jaillirent de son cœur comme une fusée de sang [1]. » C'est là fort probablement l'interprétation de cette lettre fantôme d'où paraît découler la conviction de M. Séché. Mais, en admettant que cette phrase lui soit empruntée, comment le fin poète, le sérieux penseur qu'était Vignet, a-t-il pu confondre la scène de la

[1] *Le Roman de Lamartine*, p. 236, Léon Séché.

déclamation, à laquelle il assistait, avec celle de l'*inspiration*, vécue précédemment loin de lui, et croire que la poésie du *Lac* venait de naître, dans toute sa perfection, par le simple prodige de la douleur et d'une hâtive méditation ? Lamartine ne lui donna certainement aucune indication à ce sujet. Les poètes dissimulent en général, même à leurs plus intimes confidents, le labeur que nécessite la genèse d'une œuvre sérieuse (1).

L'auteur du *Lac* affectait de ne consacrer à son art de prédilection qu'une minime partie de son temps. « Quand donc l'année politique a fini, écrit-il à Léon Bruys, ma vie de poète recommence pour quelques jours. Vous savez mieux que per-

(1) Le manuscrit authentique de l'*Ode au Lac*, qui appartient à la famille de M. Emile Olivier, porte des variantes ; l'œuvre n'a donc pas été conçue sans tâtonnement.

sonne qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle. Le bon public qui ne crée pas comme Jéhovah l'homme à son image, mais qui le défigure à sa fantaisie, croit que j'ai passé trente années de ma vie à aligner des rimes et à contempler les étoiles [1]. » Doué magnifiquement, il aimait à se qualifier « d'amateur très distingué » ; paradoxe enfantin que combat très judicieusement M. Doumic [2]. Grâce à cette exagération, sa virtuosité prenait aux yeux du spectateur la forme d'un exploit.

Louis de Vignet admirait sans réserve cet ami prestigieux et se faisait, en adonisant son talent, le complice de son innocente feinte.

L'*Ode au Lac* a été *dite* à Saint-Innocent pour la première fois ;

---

[1] Préface des *Recueillements Poétiques*.
[2] *Lamartine*, p. 103, René Doumic.

c'est la seule hypothèse logique ; s'imaginer qu'elle fut composée sur l'heure est une pure illusion, plus qu'une illusion, une hérésie, car Lamartine, comme tous les artistes consciencieux, a doté ses ouvrages des caractères d'attention et de recherche qui sont la double signature du génie et de l'étude. Dans les commentaires de ses *Harmonies Poétiques* il nous ouvre constamment des horizons sur son mode de travail. On le voit ainsi passer de la plus grande fécondité à des somnolences littéraires qui le désolent.

Le panorama du Bourget était bien fait pour émouvoir et passionner cette imagination toujours si éprise de l'onde ; mais son influence génératrice ne pouvait pas s'opérer instantanément.

Lamartine avait ébauché en 1813, étant garde du corps à Beauvais,

des vers qui entrèrent plus tard, à peine modifiés, dans la composition du *Lac* [1] ; les racines de cette inspiration plongeaient donc profondément dans le passé.

« Il se trouve, écrit M. Doumic à ce sujet, que la caractéristique du génie de Lamartine, c'est la fluidité, l'abondance souple : les grâces des eaux reviennent sans cesse sous sa plume : sa pensée se fond et se dilue en images liquides [2]. »

L'obsession des paysages frais et mouillés le poursuit ; il eût aimé, comme un Claude Monet, faire glisser les flots glauques d'un bras de rivière jusqu'au perron de Saint-Point, rêve bien impossible, et s'abandonner, lui aussi, à l'attirance des reflets, au vertige des profondeurs mouvantes...

---

[1] *Les Amitiés de Lamartine*, note p. 28, Léon Séché.

[2] *Lamartine*, p. 35, René Doumic.

Déjà, dans ses *Premières Méditations*, c'est le *Ressouvenir du Lac Léman*, le *Golfe de Baïa* qui l'inspirent. Dans les *Nouvelles Méditations* il enchevêtre sans cesse les scènes d'amour aux vagues de la mer :

Du flot qui tour à tour s'avance et se retire
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour :
On dirait un amant qui presse en son délire
La vierge qui résiste et cède tour à tour (1).

Il se plaît en une cadence étudiée, recherche des allitérations bruissantes ou floconneuses afin de mieux accompagner l'idée marine, fluviale ou nébuleuse. Mais c'est surtout dans *Jocelyn* que les cascades bondissent, que les torrents écument et que les lacs miroitent. Il faudrait un volume pour détailler toutes les richesses descriptives que l'âme des sources a fait naître sur la palette

(1) *Ischia*, p. 17, *Nouvelles Méditations Poétiques.*

de cet admirateur du Bourget. Et cependant Lamartine n'était pas satisfait de son talent. « La poésie pleure bien, dit-il, chante bien, mais elle décrit mal. Le moindre coup de crayon d'un dessinateur ou d'un peintre vaut pour les yeux tout Homère, tout Virgile, tout Théocrite (1). »

Pourquoi chercher alors dans les strophes du *Lac* une peinture absolument conforme à la nature ?

« Des descriptions exactes, complètes, nous n'en trouvons pas chez Lamartine. Il n'est pas peintre, il est poète. Ce qu'il voit il le transforme, et ce qu'il ne peut pas transformer, il ne le voit pas. Il transforme les choses en les recréant à son usage, en leur prêtant sa vie et son âme. Il en fait les témoins et

(1) Commentaire de *Paysage dans le Golfe de Gênes. Harmonies Poétiques.*

les interprètes de ses plus intimes sentiments, de ses plus confuses sensations. Il en fait un miroir où son reflet se projette... [1] »

Dans la poésie du *Lac*, l'épreuve, l'amour, la mort et la nature se synthétisent en un magnifique ensemble qui n'a rien de l'étroite vision d'un simple tableau. « Le début, par son ampleur, par la perspective ouverte sur l'immensité des temps, ôte à la pièce le caractère individuel et nous avertit du lien qui rattache toutes les douleurs humaines [2]. »

Les trésors contenus dans l'œuvre de Lamartine et dans celles de ses Biographes m'entraînent à émailler ces pages d'une véritable mosaïque de citations.

---

[1] *La vie d'autrefois à Aix-les-Bains*, p. 297, Gabriel Pérouse.

[2] *Lamartine*, p. 120, René Doumic.

L'*Ode immortelle* au milieu de ces témoignages réfléchis et de ces avis compétents revêt une complexion de plus en plus générale. Il est certain que, tout en écrivant devant le paysage qui lui sert de modèle, Lamartine analyse sa vie intérieure, ses émotions, ses souvenirs. Il contemple le lac et peint son âme ; mais, afin de mettre plus de vraisemblance et d'émotion dans son poème, il choisit comme « studio de plein air » un point central particulièrement stratégique d'où son regard puisse embrasser les stations diverses de son roman : Haute-Combe, Châtillon, Saint-Innocent devant lui ; là-bas, les grottes sombres, tout près, la falaise rocheuse, les bois, l'onde, le ciel...

Il suffit d'avoir parcouru une ou deux fois les environs du lac du Bourget pour reconnaître la colline de Tresserve dans cette des-

cription rapide ; le paysage circulaire n'a presque pas changé depuis le roman de *Raphaël*.

La « chère vallée d'Aix » se plaît à refléter cette vie à peine éteinte. Le poète en pleine jeunesse ressuscite : voici les contreforts du Jura, la ligne rude et simple du Mont du Chat séparant la Savoie de la capitale du Bugey, où s'est effectuée la formation morale et intellectuelle de l'étudiant.

A l'Est, sous le ciel plus bleu, la route de l'Italie bordée d'ifs et d'oliviers : Naples, Graziella..., Rome.

Là-bas, nichées dans la verdure, les Charmettes ; il fut les visiter avec Julie. Puis, Chambéry, Caramagne (1), Servolex : l'abondance

(1) Henry Bordeaux, dans son livre « *Au Pays des Amours de Lamartine* » (J. Rey, éditeur, Grenoble), parle en termes charmants du Château de Caramagne où le poète ren-

des sources, la fraîcheur des bois ; Servolex : l'amitié de ce Louis de Vignet, le frère d'élection.

Aix enfin, la ville fleurie, l'Hôtel

---

contra en 1819 Marie-Anne-Elisa Birch. Il relève l'impossibilité d'apercevoir le lac de la terrasse de Caramagne et en souligne avec subtilité la coïncidence :

«...Alors on trouve une vaste pelouse plantée de vieux arbres et sertie par un large chemin de ronde. C'est une magnifique terrasse qui domine la colline et qui aboutit à un balcon de pierre où l'on peut s'accouder, regarder, rêver, évoquer des ombres...

Il est impossible que le soir du 25 mai 1820, Alphonse de Lamartine et sa fiancée Marie-Anne-Elisa Birch ne soient pas venus s'y accouder ensemble.....

...Que voit-on sur la droite ? J'imagine que les deux jeunes gens regardaient irrésistiblement à droite. Elle avait lu *Le Lac*, il avait aimé Elvire. A droite, c'est la vallée d'Aix. Les dernières levées d'un coteau qui vient finir dans la vallée dissimulent précisément le lac du Bourget. De la terrasse de Caramagne on ne voit pas le lac.

Ils n'eurent pas besoin de parler pour se comprendre. Elle avait confiance dans sa droiture, dans cette santé morale qu'elle avait parfaitement devinée sous la mélancolie de son poète. Il n'était pas de ceux que l'amour brise, pas même de ceux dont le cœur en demeure troublé.»

du Docteur Perrier, le Jardin parfumé de glycine, les Prés-riants, la longue Avenue des Peupliers, le Petit Port, Tresserve ! Tresserve, *la Colline de l'inspiration*, la promenade choisie entre toutes.

* * *

Après cette longue digression, je reviens à mes deux preuves directes. La première m'est offerte par Lamartine lui-même : dans un désir de sincérité il voulut avant de disparaître nous révéler le site mémorable ; c'est obéir à son vœu le plus cher que de le faire publiquement connaître. Les pas de ses fervents admirateurs ne s'égareront plus, incertains, parmi tous les sentiers de la région à la recherche de son souvenir ; ils sauront où dresser l'autel de leur culte.

Le Docteur Auguste Forestier, déjà installé comme médecin à Aix-les-Bains lors du Gouvernement Provisoire de 48, s'est fait le porte-voix du poète en divulguant dans son livre, intitulé le *Nouveau Vade-Mecum à Aix*, une scène véridique et décisive dont il fut un des acteurs et qui résout nettement la question ; ce livre est un *guide* sérieux et précis ; nulle description imaginaire ne vient en falsifier la limpide formule. Comment un document authentique d'une importance aussi exceptionnelle passa-t-il presque inaperçu ?

Depuis longtemps introuvable (1), cet ouvrage ne fut pas assez lu ; la dernière édition, exécutée à Aix-

(1) Ce livre nous a été gracieusement prêté par le Docteur Henri Forestier, fils de l'auteur, qui a pu joindre aux précieux renseignements que nous y avons puisés la valeur de ses souvenirs personnels très nets.

les-Bains chez M. Gérente, imprimeur, date de l'année 1876 : la plupart des exemplaires furent achetés par des Anglais ou des Italiens, distribués à des indifférents ou perdus. Bien peu de fidèles y méditèrent à la page 121 l'incident qui clôt définitivement toute controverse à ce sujet. L'auteur, en effet, n'hésite pas à mettre en tête du chapitre l'affirmation de sa découverte :

Bois de Lamartine lieu de l'inspiration

Le Lac

« Ce n'est pas, dit-il, comme le public peut le penser, par le fait de la tradition seulement qu'il m'a été donné de connaître ce délicieux emplacement, mais par une circonstance toute fortuite. »

Et il raconte qu'un jour d'été de cette année 1848, sur le chemin

de Tresserve, où sa famille possédait un domaine assez étendu, il rencontra un de ses anciens camarades, le Docteur François de Paris, et M. Hippolyte Carnot, Ministre de l'instruction publique (1). Ces deux amis de Lamartine, avant de partir pour les eaux d'Aix, avaient reçu de lui par écrit toutes les indications susceptibles de leur faire retrouver sur place le lieu de l'inspiration du *Lac*, poésie déjà très célèbre dans le monde littéraire et dont l'origine romanesque intriguait les esprits. Une incursion à travers le passé de Raphaël était bien faite pour séduire ces hommes cultivés et sensibles. Mis au courant des faits, le Docteur Forestier se joi-

(1) Hippolyte Carnot, ministre en même temps que Lamartine, était le second fils du grand Carnot ; il naquit en 1801 et ne mourut qu'en 1888, ce qui lui permit de lire le Guide du Docteur Forestier.

gnit à eux pour retrouver les *trois arbres*, la source et le petit bois décrits dans le manuscrit du poète qu'ils tenaient précieusement à la main. Grâce à ce plan détaillé, la mystérieuse retraite fut découverte sans peine.

« Voilà, déclare le Docteur Forestier, comment j'ai pu, avec des témoignages authentiques, désigner exactement les lieux chers à tous les amants de la belle nature et de la poésie. »

Il ne s'agit pas d'une « légende » ; trois personnalités connues, guidées par le texte de Lamartine, ont exploré la colline de Tresserve et, consciencieusement, révélé à l'Histoire la page de vérité qui lui manquait.

Pour que l'oubli ne vienne même pas effacer une aussi appréciable certitude, le Docteur Auguste Forestier fit placer sur un des *trois*

arbres repérés un petit drapeau commémoratif en métal. Les intempéries démolissaient souvent ce frêle hommage à la mémoire du poète ; on le relevait, on le fixait de nouveau au moyen d'un câble sur le tronc vieillissant du châtaignier. Le Docteur Henri Forestier, son fils, aime à rappeler qu'à la mort de son père, il trouva dans ses papiers des factures établissant la dépense de ces réparations incessantes, dont la somme s'élevait à 600 fr. Ce détail touchant vaut d'être cité.

J'aime à suivre en pensée Lamartine s'acheminant par l'*Avenue des Peupliers* vers ces hauteurs de Tresserve qu'il adorait. Le cap Saint-Innocent était beaucoup trop éloigné du centre de la ville d'Aix pour qu'il songeât à le choisir comme but de ses promenades journalières : le voici tournant à gauche dans le clos de la *Maison du Diable* afin

d'abréger encore la distance ; il laisse à sa droite la propriété d'Angelier Prudent, aujourd'hui transformée en cet hôtel du Bois Lamartine dont la position, assez en recul au Nord du Petit Port, égara les recherches de M. Séché. Le sentier de la *Maison du Diable* conduit directement à la ferme de *Chapelle dil le Tondu*, mort depuis de longues années, ancien métayer de la famille Forestier. Cette ferme se trouve très voisine du *Lieu de l'inspiration.*

Il est regrettable que la main des hommes ait défiguré ce coin de nature où resplendissait le visage du Souvenir ; lorsqu'il s'agit de recueillir les vestiges d'une grande vie on voudrait retrouver dans sa forme immuable le paysage qui en fut le cadre, et j'éprouve un malaise indéfinissable à devoir décrire, si je veux rester dans la vérité, un

site banal à la place du décor romantique de 1817.

La colline de Tresserve demeura pendant plus d'un demi-siècle digne de toutes les exaltations, de toutes les évocations ; le Passé magnifique y régnait. Les arbres de Raphaël se développaient et se multipliaient à l'aise, les rejetons des souches anciennes poussaient en cépée vigoureuse, les *trois châtaigniers* jaillissaient du sol, enlacés et glorieux, comme les attributs d'un blason vivant. A l'heure actuelle les bois n'apparaissent plus qu'aux deux extrémités de la colline ; le lieu même de l'inspiration semble livré à la malveillance d'un obscur génie. Les *trois châtaigniers* ont été coupés en 1888 (1), leurs frères,

(1) Les lignes suivantes m'ont été adressées par le Docteur Henry Forestier, fils de l'auteur du *Vade-Mecum à Aix* ; je les transcris littéralement :

« Ayant été depuis mon enfance impres-

remplacés par des ceps et des trèfles, ont subi le même sort ; seul, un vieux tronc a échappé à la cognée, triste abri pour l'Hamadryade centenaire.

Du temps de Lamartine la route

---

sionné par le culte que mon Père avait pour Lamartine ; ayant conservé le souvenir des nombreuses promenades au *lieu de l'inspiration* qu'il me faisait faire avec lui et de ses efforts pour intéresser les étrangers venant à Aix-les-Bains à la mémoire du poète, notamment du drapeau d'abord en étoffe, puis en métal qu'il avait fait dresser sur l'un des trois châtaigniers, afin de marquer le lieu sacré, mon premier soin fut en revenant à Aix, au commencement d'août 1888, de me rendre à Tresserve et de m'assurer de la conservation des arbres chers au poète et à son admirateur, mon Père.

Ce fut une pénible surprise : les trois châtaigniers avaient été abattus quelques semaines auparavant par le fermier de la propriétaire, Madame Veuve Renaud.

Je me rendis chez elle et lui reprochai vivement d'avoir oublié le souvenir qui s'attachait à ces arbres, lui rappelant que souvent mon Père lui avait dit l'intérêt qui y était attaché. Mon Père était mort en 1885 : s'il avait été de ce monde en 1888, il eût prévenu la profanation.

Vers la fin d'août de la même année, je reçus la visite de Mme Ernst, une ancienne

étroite qui sépare la colline du lac n'existait pas et les flots battaient sans obstacle les contreforts du ravin.

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés...

---

cliente de mon Père et habituée d'Aix, qui, en qualité de femme de lettres, lectrice à la Comédie Française, s'était intéressée avec mon Père aux souvenirs de Lamartine. Pendant ses séjours à Aix elle allait avec lui au *lieu de l'inspiration* et y récitait les strophes du *Lac*. Mon Père m'avait souvent parlé de son talent de déclamation et de l'impression profonde que lui donnait le poème interprété par l'artiste.

Mme Ernst venait s'adresser à moi, ayant appris ma présence à Aix depuis peu, afin de l'aider à obtenir de la Municipalité la célébration, sous une forme convenable, du centenaire de Lamartine qui était à Mâcon l'occasion d'une importante manifestation. En effet, il y eut dans cette ville une série de fêtes et le monument à Lamartine fut érigé alors.

Je ne pus faire autre chose que recommander Mme Ernst à M. Bonna, Maire d'Aix-les-Bains.

Elle se rendit auprès de lui et lui exposa combien il était déplorable que la ville d'Aix ne fît aucune commémoration du poète qui avait illustré le lac.

Le Maire se borna à inviter les instituteurs et les élèves des écoles à se rendre en cortège à la suite de Mme Ernst sur le *lieu de l'inspiration*.

La route fut construite en 1856 pour servir de voie ferrée aux premiers trains inaugurés. Depuis, le P.-L.-M. a changé la direction de la ligne et rendu le parcours primitif aux piétons. Pour retenir le terrain, miné jadis par les eaux du lac, les propriétaires ont trouvé prudent de laisser en friche toute la partie Nord-Ouest du versant ; le lac du Bourget disparaît derrière un rideau de ronces et d'acacias par trop envahissants. Où sont les échappées saisissantes d'imprévu à travers la haute futaie ? Quelle pieuse initiative viendra restituer à cette terre profanée ses bois, ses prairies, ses clairières, toute sa renommée de grâce et d'harmonie ?

Je rencontre souvent sur ce théâtre abandonné des Muses un vieillard qui connut *Chapelle dit le Tondu* l'ancien métayer du Docteur Auguste Forestier. Ce brave homme,

nommé Jean-Pierre Roux, était dans sa jeunesse loueur de voitures à Aix-les-Bains et conduisait la légère victoria à dais frangé de soie, si différente de nos sombres automobiles. Le roi Georges Ier de Grèce, de douce mémoire en Savoie, fut son client ; Jean-Pierre Roux a conservé de ce passé fastueux des opinions réactionnaires : il gémit sur la politique, sur la versatilité humaine, et conclut : « Ici nous restons fidèles aux vieilles idées. Je suis conservateur ; ce n'est pas que je souhaite du mal à la République, mais je trouve qu'elle devrait se souvenir davantage de *notre* Lamartine et faire construire une sorte d'obélisque (lisez stèle) à l'emplacement où, de sa maison et de ses champs, *le Tondu* le voyait écrire ! »

Il m'explique, en effet, dans son langage coloré, qu'en 1816 l'ami

de Julie venait souvent avec elle se promener sous les ombrages aujourd'hui détruits : « C'est à Tresserve, avoue lui-même Lamartine dans *Raphaël*, c'est sur les racines veloutées de mousse de ses beaux arbres que nous avions roulé le plus de mélancolie dans nos heures de contemplation [1]. »

L'année suivante, *le Tondu* le revit, seul et triste, presque tous les jours pendant plus d'un mois, septembre sans doute. Il s'arrêtait à la ferme pour causer et boire une tasse de lait avant d'aller s'asseoir sous les *trois arbres* où il lisait, écrivait et rêvait jusqu'au soir. On l'entendait parfois dire tout haut des vers ; c'est ce que Jean-Pierre Roux appelle ingénument « parler tout seul ».

Que ne donnerait-on pas, en ce

[1] *Raphaël*, p. 166.

siècle de réalisme, pour surprendre encore, dans le silence de cette campagne solitaire, les accents pathétiques, le timbre vibrant de cette voix à jamais sombrée ?

Lorsqu'un orage le surprenait, il n'hésitait pas à venir s'abriter au coin de l'âtre. Sa grande simplicité, sa bonté souriante le rendirent aussi célèbre auprès de ces hôtes rustiques que ses admirables discours devant l'Assemblée Nationale.

Toute cette poussière de souvenirs, ces nuances, ces détails légers deviennent de jour en jour plus précieux aux biographes Lamartiniens. Mais la France n'est pas la seule Nation à vouloir questionner les échos, les bois et les chemins de Savoie afin de découvrir le site où naquit *le Lac*. Jean-Pierre Roux m'apprend combien de « savants » étrangers *sa victoria* conduisit ici avant la guerre.

Un jeune Prussien, que l'on croit être le Prince Eitel, s'entourant de l'incognito, vint plusieurs fois à Aix dans ce dessein. Arrivé à Tresserve il ne cessait de s'informer de la tradition et d'écrire indéfiniment sur son carnet les renseignements qu'il obtenait des uns et des autres. Il eût offert le fort prix d'un seul exemplaire du *Vade-Mecum* d'Auguste Forestier s'il en eût connu l'existence.

Evidemment ce haut personnage préparait, en notes copieuses, les éléments d'une étude sensationnelle. Les Allemands trouvent toujours le moyen de glaner chez les autres. N'ont-ils pas en 1916, profitant de l'occupation de la ville de Saint-Quentin, exécuté en quelques mois, et fait royalement éditer le livre sur les pastels de La Tour que rêvaient tant de cerveaux français moins prompts à la réalisation ?

A Tresserve l'esprit germain doit être un peu déconcerté ; le temps a trop effacé les traces positives du *roman* pour satisfaire un sentimentalisme fondé sur le côté scénique des choses.

Seules aujourd'hui les âmes méditatives peuvent reconstruire les ruines et se livrer à l'évocation. Le mirage alors prend le relief de la réalité... Lamartine est indissolublement uni au lac ; on le voit, on lui parle, il écoute, il répond... le ciel resplendit et baigne d'un reflet d'azur sa forme élégiaque.

Il me serait difficile de prendre ce ton de calme certitude pour décrire un paysage mutilé et des scènes évanouies si je ne possédais un tableau de l'époque me permettant de les reconstituer dans toute leur vérité. L'*Image* est encore plus

éloquente que le *Récit* et va devenir la seconde de mes preuves directes.

En 1829, le peintre Demahis [1] fit de *Lamartine écrivant le Lac* un portrait d'une telle ressemblance et d'une telle clarté d'expression et d'attitude qu'il est pour ses Biographes, en 1925, la plus limpide des révélations.

Le Docteur Auguste Forestier et le peintre Demahis parlaient le même langage. Le même souffle les inspira ; la même sincérité rayonne des deux œuvres : le tableau paraît être le complément du livre et en illustrer la page essentielle [2].

Rien ici ne rappelle le cap Saint-Innocent dont les bords affleurent

---

[1] Demahis (Etienne-Achille), peintre d'Histoire et de portrait, né à Paris le 17 nov. 1801, mort en 1843, entré à l'Ecole des Beaux-Arts en 1821. Il devint l'élève d'Abel de Pujol et exposa pour la première fois au Salon de 1831.

[2] Ce tableau appartient à la collection du Docteur H. Michaud, de Chambéry.

directement la nappe d'eau ; nous sommes bien à Tresserve ; le peintre a fait valoir les droits de la perspective : l'élévation du premier plan, par rapport au niveau du lac aperçu dans le lointain, montre bien qu'il s'agit d'un site en hauteur ; les ellipses arrondies des tourelles et des clochers placés sur la ligne d'horizon proclament la loi de la profondeur et se creusent sous le regard qui les survole.

Dans un paysage automnal, Lamartine en costume de cavalier, bottes à revers, cape sombre doublée de pourpre, est assis à l'ombre des hauts châtaigniers ; son jeune visage reflète l'exaltation véhémente et douloureuse de son âme ; un rayon de soleil effleure son front et sa main, symbole du choc ineffable de l'*inspiration ;* il semble écouter la double voix des flots et de ses pensées.

Demahis avait une palette sans bitume ; la fraîcheur des tons garde à la toile, malgré ses craquelures, un velouté comparable au glacis lumineux des jardins de Ménard. Il est probable que le peintre travailla dans son atelier la pose, l'attitude générale, l'expression *sentimentale* de Lamartine, mais il est presque certain que les notes nécessaires à la bonne exécution du paysage ont été prises sur place. Je reconnais dans le décor du fond les particularités d'essences d'arbres, de proportion, d'atmosphère et d'horizon qui caractérisent les parties encore boisées de la colline ; enfin, ce qui m'autorise à qualifier ce tableau de *preuve de fait*, c'est le groupe des *trois châtaigniers* reproduit intentionnellement par Demahis comme point de repère classique du *lieu de l'inspiration* et que, dix-neuf ans plus tard, M. Carnot, le Docteur

François et le Docteur Auguste Forestier devaient retrouver.

Lamartine a voulu, sous cette forme sylvestre, transmettre à la postérité un signe effectif de sa présence à Tresserve ; une voix d'outre-tombe s'élève des pages de *Raphaël* et proclame le désir de la survivance : « L'homme n'anime pas seulement l'homme, il anime toute la nature. Il emporte une immortalité avec lui dans le ciel, il en laisse une autre dans les lieux qu'il a consacrés. En cherchant sa trace on la retrouve et l'on converse réellement avec lui (1). »

Demahis, en dehors des portraits et des sujets d'Histoire, avait une prédilection pour ce genre de tableau à la fois littéraire et plastique. Après avoir peint en 1829 *Lamar-*

(1) *Raphaël*, chap. LIX.

line écrivant le Lac, il exposa au Salon de 1831, toujours dans cette note romantique, *Young écrivant ses Nuits ;* à celui de 1835, les *Pionniers de Fenimore Cooper* et à celui de 1837 une scène de Jocelyn ; il s'efforçait d'ajouter à l'agrément de la composition l'intérêt de la ressemblance ; ce double but est entièrement atteint dans le tableau de *Lamartine écrivant le Lac*. Un hasard providentiel a permis de retrouver cette œuvre, abandonnée, délaissée, dans une vieille maison de Clermont-Ferrand et de la rendre au pays qui l'inspira. Sa découverte m'offre l'occasion de célébrer à la fois la gloire du peintre et celle du poète.

L'immortel Esprit de Raphaël doit tressaillir d'aise en percevant l'attention soudainement ranimée de ses admirateurs devant cette clarté nouvelle.

La Savoie, peut-être un peu indifférente à la mémoire de Lamartine, se hâtera de réparer ses torts ; car il l'aima d'une toute particulière tendresse, d'une inaltérable fidélité, cette Province fille de l'Italie, et pour lui si débordante de souvenirs ! Caramagne, Servolex, Aix, toute la vallée, toutes les montagnes, tous les bois sont encore imprégnés de son âme. La Savoie lui appartenait et le possédait. N'était-elle pas sa seconde patrie ? C'est du moins le plus doux hommage qu'il lui offrit un jour dans un discours tout spontané dont j'aime à relire le texte et que je suis heureuse de rappeler ici.

Nous sommes en 1848 ; l'homme politique dispute au poète les lauriers de l'éloquence et voici la réponse qu'il fit à la députation de Savoisiens résidant à Paris et ve-

nant protester auprès de lui de leur dévouement à la République [1] :

« Le Gouvernement Provisoire reçoit avec bonheur le témoignage de sympathie, d'amitié et, pour ainsi dire, de conationalité exprimé dans votre adresse. Quant à moi, en particulier, qui ai l'honneur d'être son organe auprès de vous, citoyens savoisiens, personne en France ne pouvait, j'ose le dire, apprécier davantage votre présence ici et votre adhésion à la République.

J'ai été, pour ainsi dire, élevé dans vos montagnes ; c'est là que j'ai respiré l'air natal de la poésie qui a commencé ma modeste illustration auprès de votre jeunesse ; c'est là que j'ai été accoutumé, dès mes plus jeunes années, à regarder la Savoie comme ma propre patrie.

[1] *Trois mois au pouvoir*, p. 128, M. de Lamartine.

C'est là que j'ai connu ces vertus admirables dont votre population offre le modèle à toute l'Europe ; c'est là que j'ai admiré ces études sérieuses qui ont fait de vous le peuple le plus littéraire, le plus libéral, le plus intellectuel entre tous les peuples ; c'est là que j'ai contracté et que je conserverai toujours mes plus tendres amitiés.

Vous me permettrez ce retour à des souvenirs personnels comme une consolation à la vie publique. »

Le temps a passé... aucune inscription ne rappelle à Aix-les-Bains ou à Chambéry cette sympathie expansive et les séjours que Lamartine renouvela si souvent dans toute cette région. Le silence s'est fait autour de ce nom glorieux que tant de sites charmants devraient remémorer aux promeneurs mieux informés.

IMPRIMERIES RÉUNIES DE CHAMBERY
3, Rue Lamartine, 3